

Avant-propos

De 1978 à 1990, je fus assistant et secrétaire bénévole pour Arletty. Et surtout son confident privilégié. De 1985 à 1987, afin de réaliser un ouvrage intitulé *Je suis comme je suis*¹, livre aujourd'hui épuisé, dans lequel elle me raconte ses souvenirs, mêlés d'humour et de générosité, nous avons enregistré des heures de dialogues sur des cassettes audio. On ne les utilisa pas toutes. Je réentends avec émotion ses réparties spirituelles et sa voix gouailleuse. Je me souviens qu'elle n'aimait pas que l'on emploie à son égard le mot « vedette » et encore moins celui de « star ». Ce mot l'aurait fait rire. Elle disait : « Je suis comédienne. C'est mon métier. Je crois l'avoir exercé honorablement ! ». Oui, Arletty était une dame de cœur. Ses saillies savoureuses, ses réflexions parfois désabusées, sa verve, son esprit, son amour du prochain et de la vie, m'enchantent et m'émeuvent maintenant plus encore. Cela fera bientôt quinze ans qu'Arletty est entrée définitivement dans la légende. Elle reste notre grande mademoiselle du théâtre, mais aussi du cinéma français. Carné, Prévert et Jeanson lui ont offert ses plus beaux rôles...

Elle ne nous a pas quittés. Elle est toujours avec nous, par la magie du cinéma, et par les souvenirs qu'elle nous a Laissés. Quand je disais « la grande Arletty », elle répliquait : « Tais-toi ! » en usant exceptionnellement du tutoiement, car, depuis bien longtemps, elle ne tutoyait

¹ Arletty, *Je suis comme je suis*, avec la collaboration de Michel Souvais. Editions Carrère, 1987

plus personne. C'était le signe d'un agacement devant toute apparence de flagornerie. Cependant, son camarade Jean Gabin, qu'elle adorait, l'appelait « la grande » avec beaucoup d'affection. Elle l'acceptait de la part de celui qu'elle surnommait « Gabinos » car elle en mesurait toute la confraternité.

Elle reste, à jamais, une magnifique artiste, qui a marqué l'histoire du théâtre et du cinéma. Et même si Arletty n'avait pas été actrice, elle laisserait néanmoins le souvenir d'une grande dame de la scène de la vie, tout court. « Arletty, on l'aimait comme ça » disait Henri Jeanson qui fut pour elle un frère en esprit.

Arletty, elle était comme elle était. Et elle était merveilleuse ! Jacques Prévert ne s'y était pas trompé. Et c'était un de ses frères, lui aussi, dans cette grande famille du spectacle. « Un des êtres les plus chers à mon cœur » a-t-elle écrit dans *La Défense*¹, le nom du quartier de Courbevoie où elle vit le jour.

Elle était l'incarnation de l'insolence. Son atmosphère était celle de la liberté.

Arletty aurait aimé devenir centenaire pour vivre « à cheval sur trois siècles ».

Son appétit de la vie, sa curiosité des choses et de l'humain la motivaient à avancer, malgré tout, dans le grand âge. Elle m'avait dit : « Vous écrirez ce que vous voudrez, Michel, mon historiographe ! Vous me défendrez. Moi, dans la vie, je ne me défends pas. J'attaque. Vous avez arrangé ? Parfait ! Vous ferez tout ça à *la manière de.* »

¹ Éditions de la table ronde, 1971.

1978. Elle surgit dans ma vie. Je l'ai d'abord appelée au téléphone. Elle est sur l'annuaire. Elle a décroché elle-même et m'a répondu avec une voix guillerette, sur un ton un peu moqueur. Elle m'a accordé un rendez-vous. Elle habite le quartier d'Auteuil 14, rue de Rémusat, qui fut aussi l'adresse de la chanteuse Barbara, dans les années mille neuf cent soixante. Cet immeuble de béton plaisait si peu à Arletty qu'un jour elle me confia : « Je suis entrée ici pour expier le mal que j'ai fait à ma mère, en l'abandonnant ! ». Depuis 1917, elle était habituée aux belles maisons, aux immeubles cossus.

À Rémusat, ce n'est pas une HLM, comme on l'a dit. Il s'agit tout de même d'un immeuble de standing. Son loyer, qu'elle paie de sa poche, est d'ailleurs assez élevé. Elle ne bénéficie d'aucune aide sociale. Elle a refusé. Mais étant donné son grand âge, une association lui a proposé, par le biais de la mairie, une « aide ménagère ».

Au travail le matin et libre en fin d'après-midi, je suis disponible pour elle, de midi à 17 heures. Arletty a quatre-vingts printemps, cette année-là. Elle est aveugle, mais ses yeux ont gardé toute leur vivacité. Derrière les verres grossissants de ses lunettes, elle fixe ses visiteurs, paraît-il sans les voir. Je ne puis y croire. Il y a des gens qui ont des yeux, d'autres ont des regards. Arletty me regarde et me distingue. J'en suis convaincu. Pessimiste de la vie, elle n'en attend que le bon. Elle est souvent coiffée d'un bonnet brodé de perles et porte ses éternels pantalons blancs, parfois des jeans. Ses chemises sont de couleur bleue ou rose pale. En alternance.

Toute la joie de la terre transparaît dans sa voix lorsqu'elle accueille ses amis. « Alors, ça va, Michel ? ». Elle me touche la pomme d'Adam. Pendant dix ans, chaque matin, à mon réveil, elle me téléphona. Le soir c'est moi qui l'appelais.

Je la revois, dans son salon aux murs blancs. Le vieux divan, au-dessus duquel se trouve un petit portrait de Jeanne Dubost crayonné par Laprade, elle ne voulut jamais s'en défaire, même si on lui offrait un « Récamier » en échange. Elle est adossée à des coussins blanc cassé, rouges et roses, ses genoux repliés sous le menton. Elle tourne le dos à une large baie vitrée et ensoleillée, encadrée de rideaux de taffetas cramoisi offerts par Sacha Guitry... À portée de main, un guéridon avec ses stylos à grosse pointe feutre, une loupe, et des agendas sur lesquels elle note ses rendez-vous. Face à elle, un fauteuil Louis XVI.

Ses rares meubles coquets, de style Louis-Philippe, datent de « sa » belle époque. Le salon est prolongé par une pièce plus petite, mais lumineuse, avec une penderie sur le côté droit. Cette remise est encombrée par des piles de livres et deux « cantines » en fer contenant des documents, traces de toute sa carrière.

On y trouve des trésors, notamment des caricatures d'elle, des coupures de presse, des photographies. Mais il y a en fait très peu de photos ou autres souvenirs de sa vie privée sauf des lettres de Céline et de Robert Coquillaud dit Le Vigan et les missives d'amour à l'officier allemand, son « amour interdit » durant l'Occupation. Je lui ai demandé dans quelles circonstances il les lui avait rendues : « Etait-ce après leur rupture ? ». Arletty resta toujours évasive à ce sujet. Un paravent de trois panneaux peint par André Beaufort, un ami de longue date, sépare le salon et la pièce débarras. Beaufort a représenté en nuances de noir et blanc les rochers de Port Coton à Belle-Île-en-Mer. Elle adore ce paravent.

Sa chambre est une petite pièce claire : murs immaculés, lit blanc et rose, porte vitrée donnant sur un balcon. Un grand miroir renvoie la lumière et une toile de Dufy orne l'un des murs : *L'Entrée dans le port du Havre* que l'expert André Pacciti mit à prix pour vingt-trois mille euros après le décès d'Arletty. Les glaces murales lui permettent de se repérer grâce aux reflets. Derrières les verres épais de ses lunettes, ses yeux sont agrandis, comme sur un portrait d'elle par Van Dongen.

J'apprends, un peu plus tard, qu'Arletty n'est pas totalement aveugle mais malvoyante. Depuis 1966, elle n'a plus que de 5/10 à son seul œil droit.

Nous faisons connaissance. Je travaille dans la publicité. J'explique : « C'est l'art de faire prendre des vessies pour des lanternes ! » Son rire fuse, strident et s'éteint en cascades. Comme un feu d'artifice de sons ! Le rire d'Arletty est unique ! Inclassable !

Mais la conversation est placée sous surveillance. Elle est en effet « gardée » par une femme : la soixantaine, visage marqué et sévère. Son comportement exclusif envers « sa star » s'apparente à celui d'Eric von Stroheim dans *Boulevard du crépuscule*. Elle rabroue Arletty sans aucun respect. Celle-ci finira par mettre ce cerbère à la porte, devant moi et sans ménagement.

Les colères d'Arletty étaient aussi volcaniques que brèves. Son visage devenait tout bleu. Je fus témoin de plusieurs de ses emportements.

Un jour, j'assiste à une scène incroyable : elle pousse *manu militari* vers la porte, avec des commentaires dignes de Raymonde d'*Hôtel du Nord*, deux petites femmes qui l'exaspèrent : « Non mais ! Espèces de... ! ».

Ses « victimes » parties, elle se calme et soupire : « Elles z'y ont cru, hein ? ». Son teint retrouve une marmoréenne blancheur.

La « petite bande », sa « cour », se compose d'une dizaine d'admirateurs, garçons et filles qui papillonnent autour de Garance. Jaloux les uns des autres, ils se détestent cordialement mais s'allient contre moi, l'intrus.

Arletty se ménage, en vue des invitations, quasiment quotidiennes, au restaurant. Je lui offre mon bras car elle refuse la canne blanche. Elle s'y rend comme à une représentation théâtrale. Se mettre à table, devant les regards furtifs de la salle, vaut, pour elle, une entrée en scène. Une table ronde lui est réservée, près des larges fenêtres.

Le temps des repas, elle se présente, toujours coquette, pleine d'entrain, d'humour, d'esprit et d'intelligence. Elle a gardé la volonté, la verve d'une sexagénaire. Elle raconte des anecdotes sur l'actualité ou sur l'histoire du spectacle. La première fois qu'elle m'invite au restaurant, tous les clients se tournent vers nous. Je sens qu'ils nous observent et font des commentaires à notre sujet. L'émotion devient trop forte, je renverse mon verre de vin rouge sur son chemisier. Elle ne bronche pas. Je l'essuie avec ma serviette. Un voisin commente : « On ne fait pas ça à Arletty ! ». Je me confonds, alors, en excuses.

Elle me dit : « Revenez demain ! », et je réponds, blagueur : « Je ne sais pas si je retrouverai mon chemin ! ». Elle réplique avec l'intonation de Garance : « Paris est tout petit pour ceux qui s'aiment comme nous d'un aussi grand amour ! ». Cette réplique de cinéma reste gravée dans mon cœur. Malice et ironie brillent dans les yeux d'Arletty.

Après avoir pris congé, je me retrouve dans le bus. Une passagère assise en face de moi me fait un signe. Je regarde mon reflet dans la vitre... J'ai sur la joue des traces de rouge à lèvres. « Ah ! C'est beau d'être aimé comme ça ! », commente la passagère, un brin goguenarde. Je suis à la fois ému et en colère contre Arletty de m'avoir ainsi « marqué ». Sans doute fallait-il en passer par ce « bizutage » pour être admis parmi ses intimes. Car elle m'a invité à revenir régulièrement à Rémusat.

J'habite le Trocadéro, nous sommes donc voisins. Je deviens, au fil des mois, un intime. Les premiers temps, lorsque nous sommes seuls, elle aime poser sa tête sur mon épaule. Elle s'avoue plus « fleur bleue » que je ne le pensais. Mais, prestement, elle se ressaisit et me « vanne ». Je réponds « du tac au tac ». Elle aime m'écouter lui narrer mes virées nocturnes dans les boîtes à la mode. Elle adore. Je la fais rire ! Je l'amuse avec les « aventures de ma vie ». C'est surtout ma voix traînante, mon air nonchalant qui la font roucouler, d'une manière complice. Je lui rappelle Jean-Pierre Dubost, son compagnon disparu, et surtout Jean Tissier. Elle assure qu'au cinéma, je pourrais prendre la succession de Jean Tissier, grand second rôle, qui parlait « lente... ment ». Arletty m'adopte.

J'ai donc été, durant une décennie, un habitué du salon blanc à Rémusat, tout à la disposition de ma comédienne préférée. Je suis vite promu, assistant, secrétaire bénévole mais combien payé de retour par ses leçons de vie, sa manière d'être, son atmosphère libertaire.

Je suis chez elle vers midi. Je l'accompagne au restaurant de la place de Barcelone, le « Hameau d'Auteuil », sa cantine. Là, ou au « San Francisco », le restaurant italien de la place, elle m'impose très vite à ceux qui veulent se retrouver à sa table. Puis nous rentrons chez elle, parfois seuls, mais le plus souvent, des membres de la famille du spectacle viennent lui rendre visite. À Rémusat, je rencontrerai Henriette Ravenel, alias Davia, sa bonne copine, avec qui elle débuta, en 1919, aux Capucines. J'aurai aussi l'occasion de m'entretenir avec Bernadette Lafont, Patrick Dupond, Fabrice Luchini, et beaucoup d'autres.

J'en apprends plus sur « les cancans » des gens du spectacle qu'en lisant la presse « people ». Arletty affirme : « Il y a les marchands de salades et les acheteurs ! ».

Un jour, par jeu, elle condescend à ce que je lui fasse la lecture d'une de « ces feuilles » qui sont, dit-elle, « une atteinte au cerveau ». Cela la met en verve : « Oh ! cette poule-là, elle a craqué ?... Et ce mec-là, la célébrité lui rend la vie impossible ? Des pauvres mecs ! Celles-là ne sortent la nuit qu'avec des lunettes noires ? Ridicules, ces gonzesses ! Des emmerdeurs, des emmerdeuses ! ». J'apporte ces magazines à ma mère, qui comme beaucoup, s'en délecte.

Parfois nous déjeunons, en tête-à-tête, à Rémusat. Saumon fumé et toasts, tarama, blinis. Elle adore le fromage. Particulièrement, la « fourme d'Ambert ». Arrosé d'un bon cru, c'est sublime. Elle imite Colette qui proclamait, avec son accent bourguignon : « C'est l'emperreur des fromages ! ». Lorsqu'elle reçoit, je prépare les macarons qu'elle m'a envoyé chercher chez Lenôtre, place d'Auteuil. Je deviens vite un expert pour déboucher la bouteille de champagne, cadeau de ses visiteurs.

Pour lui éviter tout excès, je ne la laisse savourer qu'un ou deux verres. Je bois le reste. Par devoir ! Je suis aussi son « goûteur » en chocolats et pâtes de fruits. Avant de les porter à la bouche, elle me demande mon appréciation.

Arletty, gourmande à midi, ménage sa ligne le soir. Elle ne s'accorde alors qu'une pomme.

Lorsque je prends congé, c'est l'heure où arrivent des membres de « la petite bande ». Parmi eux un jeune claudiquant qu'elle surnomme « miroir ». Il récupère les objets les plus hétéroclites dans les poubelles. Il lui a offert un petit miroir avec lequel elle s'amuse à capter les rayons du soleil, pour les renvoyer, en pleine conversation, sur le « visiteur » qui se trouve assis en face d'elle. Elle le fixe avec ses beaux yeux marron, l'air narquois. Elle reçoit également dans la soirée, l'un ou l'autre de ses nombreux amis.

Je croise, à Rémusat, Guy, un « vieux beau » à qui je donne dix ans de moins qu'Arletty. Ce gentleman est, paraît-il, un richissime propriétaire de chevaux. Il a fait courir aux U.S.A. une de ses pouliches sous le nom d'Arletty. C'est le genre d'homme qui aurait fait son bonheur et qu'elle a toujours refusé d'épouser. « Par connerie ! » soupire-t-elle. Le lendemain, elle prétend tout le contraire : « Je n'ai pas épousé un homme riche et puissant, par réflexe de survie ! ».

La plupart de ses amis ont au moins un point commun avec elle. Ils paraissent plus jeunes que leur âge réel.

Les camarades du spectacle sont, eux, d'une générosité sans bornes. Surtout Jean-Claude Brialy, qui, croyant sa chère amie dans le besoin, la couvre de cadeaux et lui propose de l'aider financièrement. Elle refuse toujours. Après sa mort, il sera étonné d'apprendre que Garance était plus à l'aise qu'il ne le supposait.

Le soir, elle branche sa petite télévision, dissimulée dans la journée. Elle n'écoute que le son. Elle peut entendre les films, particulièrement ceux de « son époque », sauf les siens. « Je n'aime ni me voir, ni m'entendre ! »

Le matin, comme les marins chinois, elle avale, à jeun, une cuillerée de « pétrole lampant » (huile de lampe) et se fait elle-même un café qu'elle savoure, attablée dans sa petite cuisine, une oreille collée à son transistor. En attendant l'arrivée de son aide ménagère, elle écoute attentivement les infos, son transistor à portée de main. Lorsque les nouvelles l'indignent trop, elle coupe et se met à chantonner des airs de jadis. Ceux qu'elle interpréta dans ses revues ou qu'elle enregistra. De nombreux CD nous permettent encore d'apprécier avec bonheur sa manière aiguë et drolatique d'interpréter des chansonnettes sans prétention.

Presque tous les jours, l'actualité la met hors d'elle. Elle soupire que tout dégénère, oubliant que dans le passé,

rien ne fut très joli non plus. Elle s'exclame souvent : « J'ai mal à la France ! ».

Elle aime la bonne chanson française, Brel, Brassens, Léo Ferré, Colette Renard, son amie. Elle est aussi « fan », comme une midinette, de jeunes interprètes. À l'époque, Francis Cabrel chante *Je l'aime à mourir*. Arletty l'accompagne en sifflotant. Ses emballements ne durent guère. Un chanteur chasse l'autre.

L'hiver arrive. Comme elle a exigé qu'on lui coupe le chauffage par le sol, on « pèle de froid » dans son appartement. Elle, non.

Elle refuse un radiateur d'appoint, craignant de se prendre les jambes dedans... Elle vit donc gaillardement sans être chauffée. Un gros pull, des chaussettes de laine et ça va comme ça !

Le Jour de l'An, elle ne dit pas « Bonne année » mais : « Que l'esprit vive et que la connerie meure ! ».

La « visiteuse du jour » se présente à Rémusat. C'est une quadragénaire qui a pris rendez-vous par téléphone. Elle dit vouloir rencontrer « Arletty, la sage », pour lui exposer un problème qui la tracasse. Arletty s'apprête à faire office de « confesseuse ». Je suis sur le divan, à côté d'elle. La visiteuse s'installe sur le fauteuil... Soudain, elle se met à sangloter puis elle sort précipitamment de sa poche un petit revolver qu'elle se pointe sur la tempe. Elle balbutie : « Excusez-moi, Arletty, mais je n'en peux plus. La vie m'est insoutenable ! Vous serez ma dernière vision ! ». Arletty dit ingénument : « Elle veut s'flinguer, la p'tite ?... Chez moi ! ». Je vois déjà les gros titres des journaux : « Une femme se suicide chez Arletty » ou « Drame sanglant chez Garance ». Je suis pétrifié, je n'ose faire un mouvement. En grande professionnelle de la dramaturgie, Arletty sait, heureusement, désamorcer la situation par des propos teintés d'humour et de pertinence.